Le Monde
SAMEDI 19 JUIN 2021

A l'intérieur d'« Ar-Zénith », une reproduction de l'affiche placardée sur les murs de Londres le 3 août 1940 et, sur l'étrave, la croix de Lorraine.

Frères en liberté

Jacques Le Gall a 19 ans, le 19 juin 1940, lorsqu'il embarque à bord du deux-mâts, sur un quai d'Audierne, dans le Finistère, pour rejoindre la France libre. Il retrouvera le bateau en 1996, en piteux état. Le vieil homme, centenaire, se donne alors une dernière mission : sauver son compagnon d'aventures de l'oubli

SAINT-SERVAN (ILLE-ET-VILAINE) ;
AUDIERNE (FINISTÈRE) - *envoyée spéciale*

A quelques heures près, *Ar-Zénith* ne serait pas entré dans l'histoire avec autant de panache. Le 19 juin 1940, le robuste dundee fut le premier bâtiment civil français à larguer les amarres pour échapper aux bruits de bottes infamants de l'occupant nazi et répondre à l'appel du général de Gaulle. Ce jour-là, à 14 heures, le deux-mâts à moteur quitta le port d'Audierne et mit le cap sur l'île de Sein, première escale sur sa route vers la liberté. Rennes avait été bombardée deux nuits auparavant et des estafettes allemandes avaient été aperçues aux alentours de Quimper. Il fallait fuir, et vite. Le même après-midi, deux autres navires bretons, impatients, eux aussi, de poursuivre le combat, appareillèrent. D'abord *Le Tréboulíste*, un langoustier de Douarnenez, puis l'*Oiseau-de-la-Tempête,* un bateau de pêche de Plougasnou, dans la baie de Morlaix. La petite flottille du Finistère avait choisi la résistance, *Ar-Zénith* en tête.

Plus de quatre-vingts ans ont passé et le voilà devant nous, ce témoin des temps illustres. Sain et sauf, mais usé et fatigué comme le sont les héros. Le voilier a fini par trouver la paix à Saint-Servan, sur les bords de la Rance, en Ille-et-Vilaine, à proximité de Saint-Malo, la cité corsaire. Démâté et mis à sec, il ressemble, avec sa coque consolidée et repeinte à neuf, à une maquette géante inachevée. Même si le pavillon français flotte à l'arrière, *Ar-Zénith* ne naviguera plus, ses profondes meurtrissures l'en empêchent. La cale des torpilleurs, où il est protégé tant bien que mal des embruns par un large auvent, sera son dernier repos.

Ce pionnier de la France libre, dont l'étrave est marquée d'une croix de Lorraine, a été classé monument historique le 6 décembre 1999. Le fier *Ar-Zénith* est devenu musée pour les touristes de passage, mais certainement pas pour un homme, Jacques Le Gall. Jamais ce magnifique centenaire ne parle du navire au passé. Jamais. Ils sont frères d'armes. Comment pourrait-il en être autrement ? Le 17 juin 1940, ulcéré par les mots défaitistes de Pétain entendus à la radio – *« C'est le cœur serré que je vous dis aujourd'hui qu'il faut cesser le combat »* –, Jacques Le Gall, 19 ans, un enfant d'Audierne, comme le dundee, cherche coûte que coûte à embarquer. Il se précipite à Douarnenez, mais aucun départ n'est prévu. Il téléphone au Guilvinec, à Saint-Guénolé, rien… à Penmarch, rien, toujours rien. Et puis, soudain, au petit matin du 19 juin, l'espoir renaît. Audierne bruisse du nom d'un général, Charles de Gaulle, qui refuse la capitulation et, sur le quai Jean-Jaurès, il se dit qu'*Ar-Zénith* se prépare à hisser les voiles.

« MA PETITE HISTOIRE »

Le bateau, mis en service en 1939, est le courrier de l'île de Sein, dont il ravitaille les 1 200 habitants deux fois par semaine. A chaque passage, le dix-huit mètres construit tout en bois de chêne doit résister, vague après vague, aux colères dévastatrices de la mer d'Iroise. De la fenêtre de sa chambre, Jacques Le Gall a souvent l'occasion d'observer le « préféré » du port. Et, le 19 juin 1940, il s'empresse de monter à bord pour vivre ses premières secondes de Français libre, prémices d'un destin exceptionnel. *« Exceptionnel ? Oh non, je vous en prie, ne parlez pas comme ça de ma petite histoire »,* rectifie gentiment l'ancien résistant qui a fêté ses 100 ans en février. Comme *Ar-Zénith*, Jacques Le Gall a choisi Saint-Servan pour dernier havre. Il réside dans une splendide demeure du XVIIIe siècle, située à cinq minutes de la cale des torpilleurs. Le vieil homme et le bateau sont voisins.

Malgré la fragilité de l'âge, le vétéran se tient droit dans son fauteuil. Une hanche douloureuse le fait parfois grimacer, mais il porte beau. Pantalon de flanelle, chemise bleu azur, veste de tweed, il a l'élégance des hommes qui, jamais, ne se laissent aller. Le vieux Breton aime profiter de son jardin joliment fleuri de tulipes, de roses et d'hortensias. Il y entretient son teint buriné, celui des marins qui ont de l'eau salée dans les veines.

Le commandant Le Gall est un homme rare. Il s'entête à mettre une majuscule aux mots « Patrie » et « Pays » lorsqu'il écrit à ses amis. En le regardant, on ne peut s'empêcher de penser à Hubert Germain, le dernier compagnon de la Libération toujours en vie. Ou à Léon Gautier, ultime survivant du commando Kieffer, seul bataillon aux couleurs de la France à débarquer sur les plages normandes, le 6 juin 1944.

Aujourd'hui, il resterait une petite quarantaine de Français libres à pouvoir encore témoigner. Jacques Le Gall est l'un de ces braves. Multidécoré, il ne porte, au revers de sa veste, que deux insignes : la croix de Lorraine et la rosette de la Légion d'honneur. *« Vous savez, je n'ai fait que mon devoir »*, insiste-t-il en posant la main droite sur son cœur. Dès que l'émotion le submerge, il répète ce geste bouleversant. Et, à cet instant-là, on le perçoit dans ses yeux, ses pensées s'évadent, peut-être le mènent-elles auprès de ses compagnons morts au combat. Peut-être.

Ses pertes de mémoire l'exaspèrent. Il se tourne alors vers son fils, Bertrand, âgé de 70 ans, son roc, son fidèle, et d'un simple regard l'appelle à l'aide. Le duo se comprend sans se parler. Pourtant, dès que le nom *« Ar-Zénith »* est prononcé, les souvenirs resurgissent. *« "Ar", je ne sais pas si vous le savez, c'est l'article "le" en breton. Et "zénith", vous connaissez, c'est la verticale de l'endroit où l'on se trouve. Mais, dans le rude langage des pêcheurs du Finistère, "zénith" signifie aussi "le but idéal à atteindre". Quel symbole, vous ne trouvez pas ? »*

Ses yeux repartent au loin, on pense l'avoir perdu de nouveau, mais non, il poursuit son récit et évoque d'abord son retour précipité à Audierne, le 16 juin 1940. Il se trouve alors à Saint-Brieuc, où il doit passer l'écrit du concours de l'Ecole navale. *« J'ai toujours voulu être officier de marine »,* confie-t-il, mais les épreuves sont interrompues en catastrophe. Les Allemands progressent à marche forcée, la déroute devient honteuse : huit millions de réfugiés errent sur les routes et déjà 1,8 million de soldats français sont prisonniers du Reich. *« J'ai fait le point dans le train qui me ramenait à la maison. Et c'est là que j'ai pris la décision de partir. »* Sa mère ne s'y oppose pas.

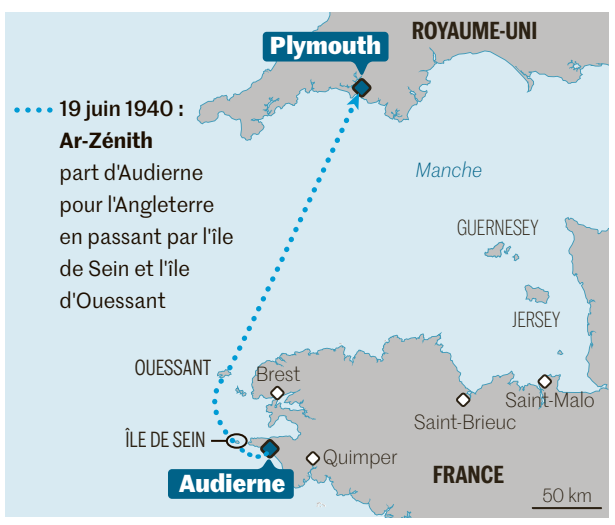
FORTES TÊTES

Connue pour son fort tempérament, Marie Le Gall gère l'affaire familiale, Les Viviers, depuis le décès de son mari, en 1935. Les grands restaurants apprécient la qualité de ses crustacés et les chefs aiment l'entendre au téléphone quand ils passent leurs commandes. Mme Le Gall a la même voix que Michèle Morgan. Quand Alexis, 17 ans, le cadet de la fratrie, insiste pour suivre Jacques, elle l'encourage. Chez les Le Gall, l'élan patriotique ne se discute pas, même quand il condamne une veuve à élever seule ses petits derniers, François et Jean.

Jacques Le Gall connaît bien le patron d'*Ar-Zénith*, Jean-Marie Menou, alors âgé de 54 ans. Il l'admire. En octobre 1914, enrôlé dans les fusiliers marins, le soldat d'Audierne s'est battu aux côtés des Belges, à Dixmude, pour stopper l'avancée des troupes allemandes et protéger Dunkerque. Une véritable boucherie qui se termina dans un corps-à-corps, baïonnette au fusil. *« Menou a fait une guerre héroïque »,* salue aujourd'hui son ancien passager en se redressant dans son fauteuil, on le dirait au garde-à-vous.

« MON GRAND-PÈRE MATERNEL EST VENU NOUS DIRE ADIEU. JE NE L'AVAIS JAMAIS VU AUSSI PÂLE… IL EST MORT DE CHAGRIN DIX JOURS APRÈS »

JACQUES LE GALL



Ce 19 juin 1940, Jean-Marie Menou ne veut pas rater l'heure de la marée, le navigateur connaît les fureurs du raz de Sein (le passage maritime situé entre l'île de Sein et la pointe du Raz). *Ar-Zénith* est vaillant, mais point trop n'en faut. La consigne passe de bouche à oreille, tout le monde doit être sur le quai à 13 heures au plus tard. Jacques et Alexis font le tour de leurs amis, huit d'entre eux rejoignent l'aventure. L'autorité naturelle de Jacques les impressionne, ils le suivraient n'importe où. *« J'ai été élevé dans une solide tradition catholique, qui m'a conduit chez les scouts. Je m'y suis beaucoup plu. Cela m'a appris à commander des hommes »*, reconnaît le Français libre qui, malgré nos demandes, refuse de décliner son totem, un nom d'animal et un adjectif qui caractérisent le scout. On suggère « écureuil intrépide », il sourit.

Onze autres fortes têtes venues du cap Sizun, le pays d'Audierne, rallient la bande de Jacques et d'Alexis Le Gall. Vingt et un jeunes volontaires civils, entre 16 et 20 ans, se rassemblent sur le pont du dundee. *« Et aujourd'hui, je suis le seul survivant, quelle tristesse… Mes camarades me manquent tant. »* Alexis, surtout, le frère, l'ami, mort il y a peu, le 21 décembre 2019. Si, à Londres, Jacques choisit les Forces navales françaises libres (FNFL), Alexis opte pour l'armée de terre et les champs de bataille africains. Plus tard, il rejoindra les rangs de la glorieuse 1re division française libre, qui débarqua en Provence et fit la campagne de France jusqu'en

Le dundee « Ar-Zénith », démâté et mis à sec dans la cale des torpilleurs, à Saint-Servan (Ille-et-Vilaine), le 21 mai 2021. A son bord, trois membres de l'amicale France libre-« Ar-Zénith » : Bernard Bertrand, Jean-Claude Fèvre et Claude-Alain Liot (de gauche à droite).

Au centre : Jacques Le Gall, qui a fêté ses 100 ans en février, à Saint-Servan, le 21 mai.
PHOTOS STÉPHANE LAVOUÉ POUR « LE MONDE »

A gauche, le bateau photographié, en 1940, dans le port d'Audierne (Finistère), d'où il est parti vers l'Angleterre.
COLLECTION PARTICULIÈRE

Alsace. En janvier 1945, Alexis est grièvement blessé, devant Colmar. *« Il voulait entrer en vainqueur sur le sol allemand, il n'a pas pu, il l'a tant regretté »,* murmure son aîné, poing serré sur le cœur.

Ar-Zénith est lourdement chargé. Inquiets des possibles restrictions à venir, les Sénans qui rentrent chez eux ont forcé sur les provisions. Et puis, à la dernière minute, un groupe de sept chasseurs alpins, indignés eux aussi par les propos du vieux maréchal, grimpent à bord et y installent aussitôt deux mitrailleuses sur trépied, une à l'avant, une à l'arrière. Le ton est donné, et ça tombe bien. Un gendarme intervient pour interdire le départ. *« Ordre de la préfecture »*, hurle-t-il. Il est vite rabroué. *« Beaucoup d'amis sont venus nous dire adieu. Maman bien sûr, mais aussi notre grand-père maternel. Un bretonnant qui avait toujours la parole haute. Il me regardait droit dans les yeux, je m'en souviens comme si c'était hier. Il était pâle, je ne l'avais jamais vu aussi pâle... Il est mort de chagrin, dix jours après notre départ. »*

La traversée jusqu'à Sein dure plus de trois heures. Une fois là-bas, en accord avec Jean-Marie Menou, rendez-vous est pris à 20 heures pour réembarquer et gagner l'île d'Ouessant, proche de Brest, et ultime étape avant les côtes britanniques. Là encore, il y a urgence. Des avions de reconnaissance de la Luftwaffe survolent depuis peu la pointe de la Bretagne.

A l'heure dite, Jacques et ses vingt compagnons se rendent à la cale. Mais le maire de Sein, Louis Guilcher, qui, lui aussi, dit avoir reçu des ordres, décrète qu'aucun bateau ne doit quitter le rocher pour le moment. *« Le lieutenant Dupont, le plus gradé des chasseurs alpins a vu rouge. Il était prêt, je pense, à utiliser la force,* Ar-Zénith *a pu s'en aller, mais sans nous, seulement avec les militaires. »* A Sein, Jacques Le Gall et le deux-mâts se quittent pour la première fois.

Le dundee poursuit son échappée. Après un rapide arrêt à Ouessant, où le plein de fuel a été organisé en catimini au ponton de la société de sauvetage en mer, il se lance vers l'Angleterre. La Luftwaffe ne se contente plus d'observer, elle attaque, désormais. *Ar-Zénith* appareille de nuit, sans vivres et sans eau. Jean-Marie Menou et ses trois hommes d'équipage dont le plus jeune, Gabriel Guéguen, n'a pas encore 17 ans, ont décidé de rejoindre le camp gaulliste, à la grande joie du lieutenant Dupont. La traversée s'étire péniblement avec un compas pour seul instrument de navigation, mais Jean-Marie Menou connaît son affaire. Le 21 juin au matin, la terre promise est en vue. Malheureusement, la rade de Plymouth, le fief de la Royal Navy, est fermée. *Ar-Zénith* doit attendre au mouillage. Ses passagers ont faim et soif. Pendant ce temps, à Sein, Jacques Le Gall et ses camarades se sont démenés pour contourner le diktat du maire. *« L'île respecte deux autorités. L'autorité civile, incarnée par le maire, et l'autorité religieuse, de loin la plus forte, qui est celle du recteur. Je suis donc allé le voir pour plaider notre cause »,* reprend le centenaire que l'on sait profondément croyant. L'abbé Guillerm est un patriote. Il convainc l'une de ses ouailles, Jean-Marie Porsmoguer, patron de la *Velléda,* une puissante vedette qui assure la relève des phares de haute mer, d'emmener les vingt et un jeunes à Ouessant. Ils n'y posent pas le pied.

Arrivée par l'ouest, dans la baie de Lampaul, la petite bande monte par surprise à l'abordage du *Monique-Andrée*, un chalutier de Lorient prêt à lever l'ancre pour Plymouth. Même s'il maugrée un peu, le pêcheur laisse faire, c'est un bon bougre. *« C'est en nous glissant dans la file des bateaux autorisés à entrer dans le port militaire anglais, le 22 juin au matin, que nous nous sommes retrouvés tout près d'*Ar-Zénith, *arrivé la veille. Quelle joie ! Nous avons crié pour le saluer. Le lieutenant Dupont nous a répondu par un discret bravo... Il se devait de rester plus flegmatique... »* Le vieux héros se tait. Trop d'émotion, une fois de plus.

La guerre sépare vite Jacques Le Gall et son bateau de cœur. Chacun va combattre de son côté.

« NOUS AVONS VÉCU L'ENFER... »

Responsable des recherches historiques à la Fondation de la France libre, Sylvain Cornil-Frerrot retrouve facilement la trace du volontaire d'Audierne. *« Sa fiche porte le numéro 20200. Jacques Le Gall s'est engagé dans les Forces navales françaises libres, le 1er juillet 1940 et a servi sur deux sous-marins : le* Minerve *jusqu'en février 1944, puis sur le* Doris *jusqu'en octobre 1945, date à laquelle il est démobilisé. »* Cinq ans de lutte acharnée. La principale mission du *Minerve* consiste à déposer des commandos en Norvège.

Au cours de l'un de ces raids, le pire est évité, Jacques Le Gall en frémit encore. *« A l'entrée de Stavanger, un port dans le sud-ouest de la Norvège, nous avons lancé une torpille sur un pétrolier ennemi. Nous étions encore des débutants, on a mal compensé. Nous avons crevé la surface. Trois escorteurs de la Kriegsmarine* [la marine de guerre allemande] *nous ont immédiatement repérés. Après, nous avons vécu l'enfer... »*

Le *Minerve* plonge en urgence, mais essuie des tirs de grenades pendant treize heures. Les Allemands, certains d'avoir atteint leur cible, annoncent avoir coulé un sous-marin de la France libre. Gravement endommagé, le *Minerve* parvint pourtant à regagner sa base en Ecosse. Quand on lui demande combien de fois il a frôlé la mort, Jacques Le Gall répond, presque gêné : *« oh, il y a bien quelques moments où on a failli ne pas rentrer. »* Il oublie évidemment de préciser qu'à Toulon l'amirauté lui confiera le *Doris* à l'âge de 24 ans. Il deviendra alors le plus jeune commandant de sous-marin au sein des FNFL.

RÉQUISITIONNÉ PAR LA ROYAL NAVY, « AR-ZÉNITH » TRANSPORTE DES ARMES ET DES MUNITIONS ENTRE LES PORTS DU SUD DE L'ANGLETERRE

En Angleterre, *Ar-Zénith* mène une guerre côtière. Réquisitionné par la Royal Navy, il transporte des armes et des munitions entre les ports du sud de l'Angleterre. A deux reprises, le bâtiment est salement touché par des bombardements, mais il réussit néanmoins à échapper aux mines et aux sous-marins ennemis pendant toute la durée du conflit. Le 23 août 1945, il est rendu à la vie civile.

Jacques Le Gall et *Ar-Zénith* se retrouvent à Audierne, en 1946. Le brillant officier de marine a renoncé à une carrière prometteuse. Sa mère et l'un de ses petits frères souffrent de tuberculose, il doit désormais se consacrer à l'entreprise familiale. Pour le dundee, la vie reprend son cours pendant plusieurs mois, mais les trajets vers Sein se révèlent de moins en moins profitables. Le voilier charrie, pendant un temps, du sable dans le nord de la Bretagne, puis transporte du cidre, de la morue salée et des sacs de jute. Tout est bon pour le rentabiliser. En vain.

Jean-Marie Menou, la mort dans l'âme, est contraint de le céder en décembre 1950. Le bateau passe alors de main en main. En 1979, désarmé, il est mis à l'ancre dans le Trieux, un petit fleuve des Côtes-d'Armor, près de Paimpol. La chance va lui sourire. Pierre Pinel, un ancien des FNFL, le reconnaît et l'achète, scandalisé de voir ce symbole de la Résistance laissé à l'abandon.

Le 18 juin 1990, *Ar-Zénith* participe à la commémoration du 50e anniversaire de l'appel du général de Gaulle, organisée sur l'île de Sein. Mais, lors du retour vers Paimpol, Pierre Pinel échoue son bateau sur un plateau rocheux devant Roscoff. Il parvient à se réfugier dans la Penzé, la rivière côtière. *Ar-Zénith* est dans un bien piteux état. Il repose sur la vase, la quille brisée, et se remplit d'eau à chaque marée montante. Pinel le croit perdu, mais l'intervention d'un trio de Malouins, passionné par les vieux gréements en bois, va en décider autrement.

Quand les trois hommes, Jean-François Esmelin, Claude-Alain Liot et Yannick Kontzler, découvrent le passé prestigieux de cette quasi-épave, ils font le serment de la sauver. Mort au printemps 2020, Jean-François Esmelin, auteur de deux cents chansons de marin, est né dans le maquis. Ses parents étaient des résistants communistes. Pétain ? Laval ? Vichy ? Il ne fallait surtout pas lui en parler. Claude-Alain Liot est tout aussi sensible à l'idée de préserver *Ar-Zénith*. Son père, prisonnier de guerre, s'est évadé deux fois avant d'être envoyé en camp de concentration.

Afin de récolter des fonds, le trio crée, en 1996, l'Association pour perpétuer l'esprit de liberté, l'Appel, bel acronyme gaulliste. *« Je venais d'être élu maire d'Audierne,* se souvient Jean-Paul Coatmeur, joyeux retraité de 78 ans. *La ville a soutenu l'initiative.* Ar-Zénith *et Jacques Le Gall sont sacrés ici, vous imaginez bien. »* Le 26 avril 1996, le deux-mâts est acquis. Une équipe de loups de mer est constituée, afin de le transférer jusqu'à Saint-Servan. A sa tête, Richard Winter, patron à l'époque du *Pourquoi-Pas ?*, le canot de la station de sauvetage en mer de Saint-Malo. Le Malouin, 96 ans aujourd'hui, n'a rien oublié de la périlleuse opération. *« La marine nationale avait dépêché un remorqueur au cas où. Eh ben, quelle aide ! Un des officiers me conseillait de couper* Ar-Zénith *en rondelles pour qu'on en finisse. Ce dundee a échappé à la mort. »*

DE NOUVEAU EN PÉRIL

Le 22 octobre 1996, vers 10 heures du matin, le convoi de porcelaine s'approche en douceur de la cale des torpilleurs. Sur la jetée, un homme le regarde progresser, les larmes aux yeux, Jacques Le Gall. A la fin des années 1980, lui et son épouse, disparue en avril 2020, ont quitté Audierne pour Saint-Servan. Ils souhaitaient se rapprocher de leurs deux enfants, Françoise et Bertrand. Un ami, administrateur maritime, a prévenu à temps l'ancien sous-marinier de l'arrivée d'*Ar-Zénith*. *« Je retrouvais mon frère en liberté, je n'osais y croire. Je l'avais perdu de vue depuis si longtemps,* raconte-t-il, la voix brisée. *Mon bateau était devenu une vraie loque. J'ai tout de suite sympathisé avec les gars de l'Appel, je voulais les aider... »*

L'association devient alors L'Amicale France libre-*Ar Zénith*, présidée par Claude-Alain Liot et animée par un noyau dur de quelques complices dévoués, dont Bertrand Le Gall bien sûr. Le nom de son père est un fabuleux sésame, comme en convient le maire de Saint-Malo, Gilles Lurton. *« Jacques Le Gall est citoyen d'honneur de notre ville, à l'instar d'Alain Colas et du général Patton, j'y ai personnellement tenu. C'est un très grand monsieur. »* Et *Ar-Zénith* ? *« Jamais je ne le laisserai tomber. »* Des paroles précieuses. Le voilier est de nouveau en péril. L'eau douce qui parvient à passer sous l'auvent pourrit le chêne du pont arrière. L'association est à la recherche de 80 000 euros.

Jacques Le Gall connaît sa dernière mission. Il tient à sauver *Ar-Zénith* pour qu'il lui survive et continue de témoigner. Pour le vieil homme, le pire des naufrages serait l'oubli. ■

MARIE-BÉATRICE BAUDET